

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LES VEILLÉES

PÈRE BONSENS.

VOL. I.

DE TOUT UN PEU

No. 3.

Les Veillées du Père Bonsens se vendent 3 sous par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. Aubin à Bécosil, Comté de Verchères ou au No. 34, Rue St. Gabriel Montréal, une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaudra à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc; destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.

La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.
Si quelqu'un, desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens; mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

Le bon homme LA FONTAINE.

Deuxième Entretien.

(Suite.)

«Où le Père Bonsens fait comprendre, à Quenoche qui sont ceux qui doivent se mêler de politique.—Où il raconte une histoire d'allemands, par laquelle Quenoche, et les voisins apprennent ce que c'est qu'une dette publique et des taxes, l'utilité comparative des vaches, des moutons et des militaires.—Enfin, où le père Bonsens oublie ce qu'il avait promis.»

Bonsens.—Vous n'aimez pas la discussion sur les affaires publiques, docteur; serait-ce par hasard de peur d'avoir le dessous, ou bien pour ne pas humilier de vos fortes raisons les gens qui ne pensent pas comme vous?

Le docteur Boudin.—Tenez, monsieur Bonsens, nous sommes de bons voisins et je ne voudrais pas déranger les bonnes relations que nous avons ensemble de sorte que je n'entreprendrai pas de disputer avec vous sur la politique qui brouille les meilleurs amis. Mais je ne puis pas m'empêcher de vous dire que vous avez tort de parler de grandes affaires que les gens de bien ne doivent pas toucher. Les affaires de bien ne sont pas à débattre et ne doivent pas être débattues. Elles sont à faire et à laisser faire. Elles sont à faire par les gens de bien et à laisser faire par les autres. Elles sont à faire par les gens de bien et à laisser faire par les autres. Elles sont à faire par les gens de bien et à laisser faire par les autres.

faire à nos pauvres voisins qui n'y entendent goutte. Pour moi je crois qu'il faut que les cordonniers se mêlent de chaussures, les marchands de leur commerce, les notaires de leurs actes, les docteurs de leurs patients, les habitants de leurs terres et laisser la politique à ceux qui en font métier.

Jean-Claude.—C'est pourtant yraill!

François.—Le docteur pourrait bien avoir raison.

Pétras.—Eh! bien, moi j'aime assez à savoir ce qui se passe et à jaser avec ceux que je rencontre, de ce qui se fait, de ce qui se dit.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir! Pour moi je ne sais trop qu'en dire! Ce que dit le docteur a bien du bonsens; ça n'empêche pas qu'il me semble qu'il me manquerait quelque chose si je ne venais plus écouter le père Bonsens, ou si je ne venais chez lui que pour parler toute l'année de patates, de citrouilles, de vaches, de cochons et de gabouirage. Dites-nous donc un peu ce que vous pensez de ça monsieur Bonsens?

Bonsens.—Je pense que le docteur aurait raison si les gens qui font métier de politique payaient les frais du gouvernement. On serait sûr alors qu'ils s'occuperaient à l'économie; mais comme ce sont les cordonniers, les marchands, les notaires, les docteurs et les habitants qui paient pour tout ce qui se fait, tandis que les politiques sont payés pour ce qu'ils font, je pense qu'il n'est que juste que les payeurs sachent un peu comment on dépense leur argent. Il y a plus même, si par suite de maladresse ou de malhonnêteté chez ceux qui conduisent les affaires publiques, la guerre éclate, les politiques, qui en sont la cause, trouvent moyen de s'exempter du service ou de se donner de grosses places pour dans ce cas.

gerenses et bien payées, soit comme commissaires, comme payeurs, comme enrôleurs, chirurgiens dans les hôpitaux et cocters; tandis que les autres sont isolés, tandis que les habitants voient leurs champs saoués, leurs animaux mangés, leurs clôtures brûlées, leurs enfants blessés, tués ou prisonniers.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir! Hein! docteur, que dites-vous de ça? Je crois que le père Bousens vous enfonce. Il me semblait aussi à moi que ça ne devait pas faire de mal de parler un peu de la conduite du gouvernement.

Le Docteur.—Oui, on peut bien parler par-ci, par-là, de choses et d'autres; mais il n'est pas bon de s'occuper de ce qu'on ne comprend pas. Par exemple, monsieur Bousens, comment ces braves gens-là pourraient-ils se faire une idée du jeu des fonds publics, de la dette consolidée, du fonds d'amortissement, des revenus de l'accise, des revenus des douanes, des canaux? Il faut des grands financiers comme Mr. Galt pour débrouiller tout ça. Tenez, moi qui vous parle, quand je regarde tous les chiffres des comptes publics je m'y perds, je n'y comprends goutte; ainsi comment d'honnêtes, mais simples ouvriers, ou cultivateurs pourraient-ils voir clair dans ces labyrinthes inextricables, impondérables, incommensurables, inappréhensibles, incompréhensibles et d'une insondable complexité?

Péruis.—Holà, docteur, je crois que vous donnez aux comptes publics des noms aussi terribles qu'à vos malades. Auriez-vous par hasard envie de les saigner?

Bousens.—Je crois qu'en effet nos comptes publics ne sont pas bien clairs; mais si on les tenait comme ceux d'un simple marchand, en mettant d'un côté ce qu'on reçoit, de l'autre ce que l'on paie, tout le monde comprendrait ça; mais, aussi, cela ne ferait peut-être pas l'affaire des gens qui font quelquefois, souvent même, des dépenses inutiles qui passent inaperçues parmi les gros bataillons de chiffres que personne ne prend la peine de supputer. Il ne serait pas alors aussi facile de grossir la dette.

Le Docteur.—La dette, la dette. Les rouges croient avoir tout dit quand ils ont crié contre la dette publique. Eh! c'est la grosse dette de l'Angleterre qui fait sa richesse. Tout le monde sait cela.

Cl François.—J'ai entendu dire cela, mais je ne comprends pas bien comment ça se peut faire. Pour moi quand je dois quelque chose, et qu'il me faut payer l'intérêt à grand'peine, je me sens plus pauvre que jamais, et je ne comprends pas comment je serais plus riche si je devais le doubler.

Bousens.—Tenez, mes amis, il me semble que je pourrais vous expliquer, sans me servir de grands mots, comment une dette peut être une richesse ou une ruine. Moi, qui ne suis qu'un pauvre ignorant, en comparaison du docteur, cela me semble clair comme une bonne ou une mauvaise récolte. Si vous voulez m'écouter, je vais vous raconter ce qui s'est passé il y a environ cent ans, dans deux paroisses de l'Allemagne qui ont servi d'exemple depuis lors à tous les pays bien gouvernés, et à tous les pays mal gouvernés.

Jacqueline.—Ah! mon Dieu! Ah! bonne sainte vierge!

Bousens.—Quas-tu, ma chère sœur.

François.—Dieu! qu'ai-je peur, qu'avez-vous?

Jean-Claude.—Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

Le Docteur.—Voyons, bonne Jacqueline, parlez. Est-ce un déchirement des aponévroses? Y a-t-il atrophie ou hypertrophie? heureusement que j'ai ma lancette. Voyons le pouls.

Jacqueline.—Voulez-vous, vous faire docteur. Je suis propre allez, plus propre que vous, et Dieu merci vous ne trouverez pas dans toute la maison ce que vous dites-là.

Bousens.—Mais enfin, Jacqueline, qu'est-ce qui t'a fait pousser des cris comme tu viens de le faire, et qui nous ont fait peur à tous?

Jacqueline.—Eh! ce n'est rien. Seulement une visite.

Quenoche.—Une visite! et qui cela. Je ne vois personne devant la porte.

Jacqueline.—Eh! ce sont tous vos beaux discours ennuyants qui m'ont endormie. C'est bien amusant pour une pauvre femme comme moi, de passer sa vie à n'entendre parler que de balivernes, au lieu de savoir les nouvelles de la paroisse, au lieu de parler des annonces de mariages, de ce qu'on dit de celui-ci et de celle-là; bavasser de politique et de gens qu'on ne connaît pas. Je ne vois pas que ça vaille la peine de brûler notre chandelle et notre bois pour toujours.

vous entretenir d'affaires qui ne me regardent pas. Il y a que je me suis endormie, et que pendant ce temps mes ciseaux sont tombés et se sont piqués dans le plancher. C'est signe inmanquable de visite; si ça pouvait seulement être une femme au moins je trouverais à qui parler. Les ciseaux sont penchés du côté de la montagne, c'est quelqu'un qui vient de par là. Qui cela pourrait-il bien être?

Bonsens.—Eh! bonne Jacqueline, nous ne faisons pas grand mal à parler politique. Je sais bien que cela ne t'amuse pas toujours; mais que veux-tu? chacun son tour; cela ne m'amuse pas beaucoup; moi non plus de savoir quelles jeunesse se courtisent, quelles vieilles filles, cela fait dessécher. Quand tes amies viennent te voir vous repassez ensemble toutes les nouvelles vraies ou fausses; vous en faites même, je crois, quand il n'y en a point tu sais, bonne Jacqueline que je ne m'en plains pas.

Jacqueline.—Non, mais tu t'endors aussi quelque fois, ce qui n'est pas bien poli pour les personnes qui viennent me voir, je pense.

Bonsens.—riant.—Allons, c'est vrai. Eh bien cela doit nous prouver à tous deux que nous ne, sommes ni, l'un ni l'autre exempts de défauts et que ce que nous pouvons faire de mieux est de nous les pardonner mutuellement. En attendant la visite, où en étais-je déjà?

Pétrus.—Vous alliez nous conter comme quoi deux paroisses d'un vieux pays ont contracté une dette publique, achetez donc votre histoire, nous. *Bonsens.*

Bonsens.—Ah! m'y voici. Il y avait en Allemagne donc, une petite paroisse pauvre, chétive que les voisins appelaient la vallée des pouilleux. Elle était en effet enclavée entre deux montagnes presque arides ou couvertes de bois rabougris et de mousses verdâtres. On ne voyait ça et là que de pauvres cabanes de branlages mal joints, enduits de glaise et de fumier et recouvertes de chaume éraillé par où la pluie, et la neige ne se gênaient point de pénétrer tour à tour. Dans un coin de la vallée on apercevait une petite église de pierres rondes dessolées, avec un clocher branlant d'où se faisait entendre tristement le son d'une cloche, fêlée, de temps immémorial. Le coq qui servait jadis de girouette, avait perdu sa queue, ne tournait que par une tempête et alors indiquait folle-

ment tous les vents possibles. Le presbytère, vieille ruine aussi, d'égait, mais n'aurait pas un pauvre saint homme de curé qui était plus dattarde misère encore que ses paroissiens, mais qui endurait sa vie de privations avec plus de patience que les autres parce qu'il se consolait à l'idée de souffrir pour ceux qu'il appelait ses frères et ses enfants plus encore que pour lui-même! Le brave curé priait du matin au soir, le bon Dieu de leur venir en aide. Il y avait long-tems que la misère régnait en maître sur cette contrée qu'on croyait maudite; lorsqu'arriva tout-à-coup un vieillard qui en avait émigré dans sa jeunesse. Il était allé dans les pays lointains, chercher par le travail, un peu de cette aisance que son village natal ne lui pouvait fournir. Il ne trouva que bien peu de ses anciens amis pour lui aider à fêter son retour. Et puis il faut dire que, retrouvant sa pauvre vieille paroisse plus misérable, plus délabrée même que lorsqu'il l'avait laissée; il n'avait plus le cœur à la joie. Il se contenta de faire avec ses quelques vieux camarades d'enfance une promenade à pied le long de la vallée pour se rappeler, en les révoquant, les lieux où il avait glissé avec son traîneau l'hiver de l'année où il pêchait, l'été, quelques petits poissons. Mais la rivière lui sembla presque séchée et les enfants n'avaient plus même le cœur de se faire des traîneaux.

Quenôche.—Ça devait lui crever l'âme à ce bonhomme de voir tout ça. Mais puis qu'il était riche, je suppose; pour quoi ne donnait-il pas la charité à tous ses anciens amis. Il pouvait leur donner un bon diner; les faire boire quelques bonnes bouteilles de vin de France. Ça les aurait raguillardis, ces pauvres diables.

Bonsens.—Attends un peu. Un diner n'aurait fait que leur faire trouver leur misère plus dure le lendemain. Non; mon bonhomme était plus sage que cela; comme tu vas voir. Il pensa que pour soulager véritablement, ses concitoyens c'était du travail et non pas l'ammôner qu'il fallait leur donner. Mais le mal était grand et il n'était pas assez riche pour le réparer lui-même; toute seule. Alors il attendit le dimanche et prit la sortie de la messe; il pria tout le monde de vouloir bien écouter son peu. C'étaient choses rares qu'un voyageur et qu'un

discours dans ce triste endroit ; aussi tout le monde s'empressa-t-il de se rendre à son invitation. Il monta donc sur le coin écroulé du mur du cimetière où l'on ne voyait que des croix sans bras ou couchées à terre, presque entièrement cachées par les plantes sauvages. Il leur tint à peu près ce discours :—Mes amis, qu'il leur dit, dit-il, je vous ai quittés il y a bien long-tems et j'ai vu bien des pays. Je n'ai vu de pays riches que ceux où les hommes travaillaient ou faisaient travailler la nature. Ici, permettez-moi de vous le dire, vous ne faites ni l'un ni l'autre, tandis que vous pourriez faire l'un et l'autre. Ici un grand murmure se fit entendre dans la foule.—Ah ! disait l'un, parcequ'il est riche il vient se moquer de notre misère ; il vient nous insulter.—Peut-être qu'il n'a pas gagné bien honnêtement son argent disait un autre ; ça lui est facile de nous narguer. Il faut le jeter à l'eau, cria d'une voix aigre un petit homme boiteux, bossu et borgne qui se tenait à l'écart.—Eh ! dit le voyageur, si vous me jetez à l'eau ça ne vous enrichira pas beaucoup ; cela gâtera peut-être votre ruisseau ce qui ne vous laissera plus même de l'eau à boire ; tandis que si vous m'écoutez si ça ne vous fait pas de bien, au moins ça ne vous fera pas de mal et je pense que vous aurez encore assez d'appetit pour manger votre diner.

Quenoche.—Pas bête le bonhomme, hein, docteur ; quand vous voulez parler à la porte de l'église les gens vous écouteront si vous disiez des choses aussi raisonnables.

Le docteur.—Tut, tut, je me moque bien de tout ce que vous pouvez dire, bande d'écervelés.

Bonsens.—Ecoutez donc la fin. Le vieillard leur dit : vous avez une vallée bordée de chaque côté de montagnes dont les flancs sont couverts d'herbes et de mousses convenables aux troupeaux. Les eaux qui descendent des sommets en entretiennent la fraîcheur et l'abondance sans culture. Votre vallée peut nourrir facilement cinq ou six mille vaches et les penchans de vos deux montagnes au moins dix mille moutons. Achetez pour commencer la moitié de ces quantités d'animaux ; cela ne vous coûtera que quatre cent mille francs ; disons cinq cent mille francs pour les bestiaux, les étables et les vaisseaux et

outils nécessaires pour faire le beurre, tondre ces moutons et carder la laine.—Il est fou, cria l'un des assistants. Oui, oui il est fou, le vieux ; ou bien il veut se moquer de nous autres, crièrent les plus égoïnés. Vous remarquerez, pourtant, qu'on ne parlait déjà plus de le jeter à l'eau.

Quenoche.—Ils se seraient contentés je suppose de l'envoyer aux loges des asiles des fous. Mais je pense bien que ces quêtoux-là n'avaient pas de ces établissemens. Le bonhomme avait perdu la tête dans ses voyages, sans doute.

François.—Oui, il m'a l'air pas mal craqué, le vieux avec ses cinq cent mille francs.

Le docteur.—C'était sans doute un de ces visionnaires, un de ces révolutionnaires, un de ces forcenés rouges qui ne peuvent pas laisser les choses marcher tranquillement et qui veulent redresser les torts de tout le monde sans savoir se conduire eux-mêmes. Qu'est-ce que ça lui faisait que ces compatriotes fussent pauvres d'abord qu'il avait de quoi vivre, lui ?

Pétrus.—Eh ! laissez donc Monsieur Bonsens nous conter comment l'affaire se termina.

Bonsens.—Comment voulez-vous, dit un des anciens du village, que nous achetions des milliers de vaches quand tout notre argent réuni ne nous procurerait pas seulement une corde pour les attacher ?—Je comprends bien cela, dit le vieux voyageur, mais si vous n'avez pas l'argent vous pouvez l'emprunter. Je sais que séparément aucun de vous ne pourrait emprunter la millième partie de la somme nécessaire parceque vous pouvez mourir et que les prêteurs n'aiment pas à courir après leurs argent à travers les tribunaux, les héritiers et toutes les difficultés de la loi dans un trou à misère comme le votre. Je sais tout cela. Mais la terre ne meurt pas, mais une paroisse ne meurt pas. Réunissez-vous donc tous, autorisez votre maire, votre curé et votre conseil municipal à aller emprunter en votre nom la somme voulue à Hambourg ou à Francfort, deux grandes villes de commerce où grand nombre de gens ne savent comment placer leur argent. (Vous vous engagerez à vous laisser taxer chaque année selon l'étendue de votre terre pour payer l'intérêt.... Au mot de taxe le

bonhomme fut interrompu de nouveau par des huées et des cris terribles de pas de taxes! à bas les taxes! il veut nous ruiner! c'est un mangeur de pauvre monde! il faut le chasser de la paroisse; c'est pire qu'un fou, c'est un enragé! Enfin il eut bien de la peine à faire cesser le train et à se faire entendre de nouveau. Toujours est-il qu'à force de patience, de bon sens, de douces raisons; à force de conter ce qu'il avait vu dans ses voyages il fit comprendre la raison à ces pauvres gens qui finirent par suivre son conseil. On créa pour la première fois une dette publique sage. On se procura les cinq cent mille francs, et avec cela deux mille vaches, cinq mille moutons et tout ce qui fallait pour faire valoir cette richesse. Tout le monde se mit à l'ouvrage, les filles allaient traire, les laitières matin et soir; les garçons faisaient le beurre et le fromage; les femmes avaient soin des ménages et des enfants, les vieux tenaient conseil et discutaient sur le meilleur moyen de tirer parti des produits maintenant abondants de la vallée qui bientôt changea d'aspect.

Quenoché.—Vous avez qu'à voir! Hein! Il n'était pas, si fou le bonhomme qu'on avait voulu jeter à l'eau. Ces pouilleux-là ont dû avoir bien grande honte de leur conduite envers leur respectable compatriote.

Bonsens.—Je n'en sais rien, car le vieux n'en a rien dit, satisfait qu'il était d'avoir fait du bien par de simples conseils. Il se trouvait assez payé lorsqu'il vit les haillons disparaître, les cabanes faire place à de jolies petites maisons bien blanches, bien propres, où des rideaux blancs relevés laissaient voir de belles fleurs de toutes les couleurs, parce que voyez-vous des fleurs aux fenêtres sont l'enseigne de la vertu et du bonheur. Il se trouvait suffisamment récompensé lorsqu'il voyait passer des processions de voitures se rendant au marché des villes voisines chargées de beurre, de crème, de fromage, de laines soyeuses, et que le soir il entendait les charretiers ramener en chantant leurs voitures attelées de chevaux gras, et faisant sonner dans leurs bourses de cuir les écus qu'ils avaient reçus pour leurs denrées. Mais ce qui le récompensa plus encore, que tout le reste ce fut de voir la vieille église réparée au dedans, recrépie au

dehors, et surmontée d'un clocher neuf au haut duquel brillait tout fier un coq complet que la moindre brise faisait vibrer, et lorsque le bon vieux curé vêtu d'une soutane, neuve vint le remercier, et lui montra toute la vallée, les maisons, les troupeaux, l'église et le presbytère, mais sans pouvoir lui dire un mot tant il était ému. Le vieux voyageur ému lui-même ne put rien répondre, et se contenta de lui serrer la main en silence. Cela valait je pense les plus beaux discours qu'on eût pu faire pour la circonstance.

Jacqueline.—Eh! bien moi je vous dis que ce sont les prières du curé qui ont été exaucées, et qui ont amené l'abondance dans la pauvre paroisse si longtemps éprouvée.

Quenoché.—Vous avez qu'à voir! moi je crois que ce sont les cinq cent mille francs.

François.—Eh! non c'est le discours du bonhomme.

Jean-Claude.—C'est pourtant vrai!

Pétrus.—Et moi je dis que ce sont les vaches.

Le Docteur.—Non ce sont les moutons. Ces animaux sont les plus profitables des ruminants dont l'os frontal se prolonge et prend alors le nom de cornes, véritables apophyses sans cavités intérieures.

Jacqueline.—Arrêtez-vous docteur, et ne nous dites plus de ces vilains mots qui m'épeurent, et me font croire que j'ai toutes les maladies. Moi je vous répète que ce sont les prières du bon curé qui ont tout fait.

Bonsens.—Eh! ne vous querellez pas pour cela. Vous avez tous un peu raison. Toi surtout, ma bonne sœur, car les prières du bon curé ont entretenu le courage, et la résignation des habitants de la pauvre paroisse, et les ont empêchés de se jeter au mal, et pour les exaucer la providence a bien pu se servir de l'expérience du vieillard, de son amour pour sa patrie, de l'argent des capitalistes, de la bonne crème des vaches et de la laine des moutons.

Quenoché.—Vous avez qu'à voir! Mais toujours ces habitants devaient cinq cent mille francs, et ils avaient des taxes directes à payer! Comment appelle-t-on cette paroisse?

Bonsens.—On lui a donné un nom baroque comme tous les noms allemands; on l'appelle depuis lors Bonbeurrebourg. Quant aux taxes on peut les payer aisément; si l'on est industrieux, et riche, et c'est ce qu'avez firent les bons bonbeurrebourgeois. Comme ils payaient des taxes directes, ils savaient combien ils payaient; et voulaient voir où passait leur argent; et que nulle folle dépense ne se fit jusqu'à ce que la dette fût payée et abolie. Ils payèrent chaque année double taxe; moitié pour l'intérêt; moitié en remboursement de la dette; c'est ce qu'on appelle un fonds d'amortissement. Ils furent bien vite débarrassés de leur dette; mais l'industrie; l'aisance et le bonheur leur sont restés.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir! Mais ne fait-on pas partout comme dans ce village de Barbonbouc? comment dites-vous ça; déjà, et comment des braves gens peuvent-ils prendre des noms aussi rocailleux! Sont-ils bêtes de ne pas parler français pour que tout le monde les comprenne?

Bonsens.—Non, brave Quenoche, on ne fait pas partout comme dans cette paroisse là. Je vous ai parlé d'une dette publique sage, il faut pour compléter mon histoire que je vous parle d'une dette publique folle et ruinense. Non loin de la paroisse de Bonbeurrebourg, il y avait un village très industrieux; et par conséquent fort aisé. Traversé par un cours d'eau qui faisait mouvoir des moulins et des manufactures qui employaient un grand nombre de bras; ceux-ci à leur tour, faisaient une forte consommation des denrées que leur fournissaient à bon prix les cultivateurs du voisinage. Le village dont je vous parle s'appelait Fanfreluchernickel, autre nom allemand de plus en plus burlesque.

Le Docteur.—Sous quelle latitude, et quelle longitude se trouve cet endroit, que je puisse le chercher dans ma carte géographique orthogonale?

Jacqueline.—Encore vos affreux mots. Si vous continuez, docteur, vous me ferez perdre la mienne de carte. Vous ne devriez pas tenir des propos pareils devant moi, pauvre fille, ça ça me rend toute honteuse d'entendre des choses que je ne comprends pas.

Bonsens.—Tranquillise-toi, Jacqueline, les mots du brave docteur font plus de

bruit que de mal. Le village en question est par le travers du cinq cent soixante-troisième degré de longitude, et du neuf cent quarante-sixième de latitude.

Le Docteur.—C'est bien! je chercherai cela!

Bonsens. riant.—Qui cherche trouve... quelquefois! Enfin les citoyens de Fanfreluchernickel ayant appris que leurs voisins de Bonbeurrebourg avaient fait un emprunt d'un demi million de francs, tout pauvres qu'ils étaient, pensèrent qu'eux qui étaient riches pourraient se procurer une plus grosse somme bien plus facilement. En effet, ils envoyèrent leurs notables auprès des banquiers, et moyennant garantie publique, ils se procurèrent deux millions de francs. A la nouvelle de ce brillant succès on donna plusieurs magnifiques baquets et bals aux délégués qui par leurs talents (et la bonne garantie publique) avaient su se procurer tant d'argent. Le maire réunit les gros bonnets de l'endroit, "de par l'ordre du prince!" Il faut vous dire que le prince ne s'occupait guère de ce maire là, ni de ce village; mais ces paroles "de par le roi, de par le prince" ont un effet magique sur certaines gens habituées à se soumettre à de vains titres qu'ils ne raisonnent point. A cette réunion des notables, et des plus influents citoyens de la paroisse, on parla de l'emprunt à faire de l'argent emprunté. On rit beaucoup des vaches, et des moutons achetés par les pouilleux de la vallée, et on vota d'emblée confiance complète et illimitée dans le maire, et les gros bonnets, ses amis à qui l'on donna carte blanche pour l'emploi des fonds, et la manière de pourvoir au paiement des intérêts; enfin on leur permit de consolider la dette comme ils l'entendront.

Le Docteur.—Ah! voilà au moins des gens qui comprennent le gouvernement. Parlez-moi de cela. C'est ainsi que j'entends les choses. Pas de bavassements inutiles.

Bonsens.—Attendez un peu. Le maire et les gros bonnets se dirent qu'il fallait éclipser les gardeurs de vaches de fond en comble, les écraser de manière qu'ils n'osent plus se montrer. On commença par dire qu'il fallait que le maire fût logé dans un palais. Le maire approuva l'idée. On fit aussi que la paroisse eût une magnifique maison municipale pour y mettre les bureaux publics et y tenir

les assemblées du conseil. Le maire approuva cela. Tout le monde approuva cette idée qui devait donner de l'ouvrage à des entrepreneurs et aux ouvriers. Il y avait bien quelques sorniois qui demandaient à quoi tout cela servait, si ça ne coûtait pas trop cher pour les moyens de la paroisse. Comme ils étaient en minorité, on ne les écouta point. Mais tout cela n'employait pas les deux millions. Alors quelqu'un déclara que pour l'honneur de la commune de Fanfreluchernikel et pour sa défense en cas de besoin contre une attaque des pouilleux de la vallée il fallait bâtir un fort, une caserne, et avoir une armée permanente de deux cents fantassins, de dix cavaliers et d'un canon afin qu'au premier cri de la bugle on fut en mesure de résister à l'invasion. L'idée plut beaucoup à la majorité, surtout au maire qui était fier de l'idée qu'il allait avoir une sentinelle à sa porte et aux gros bonnets qui se pamaient d'aise en songeant que quand ils passeraient devant la caserne on leur présenterait les armes et que leurs garçons allaient avoir des places de capitaines, de lieutenants, d'enseignes, de quartiers-maitres, et qu'ils porteraient de beaux uniformes, chamarrés de galons d'or et des grands chapeaux avec des plumes de coq qui volaient au moindre mouvement.

Le Docteur. — Vous y voyez que c'était plus beau et plus noble que les vaches et les moutons de l'autre village.

Quenoche. — Laissez donc rachever, docteur. Moi je commence à croire que les vaches doivent mieux payer que les soldats.

Bonsens. — Tu l'as dit, Quenoche. Chaque vache donne au moins trente sous de profit par jour, tandis que l'entretien et la paie de trois cents soldats et officiers qui ne font rien absorbent les profits du travail de plus de mille hommes. C'est ce que vivent bientôt les gens de Fanfreluchernikel. Pendant quelque temps ça les amusa beaucoup de voir les soldats tout raides dans leurs habits. Partir tous à la fois du pied gauche, avancer, tourner, revenir, comme des mécaniques, d'entendre la musique, le tambour et les trompettes. Tout le monde prenait un air (militaire et) personne ne faisait un pas sans partir du pied gauche et sans avoir les deux mains collées à la couture de la culotte. C'était beau, di-

lant, le savant l'ami de son nb imp ambloa 291
sail le maire, et tous les huit jours il
faisait un discours aux troupes pour les
féliciter de leur belle tenue, de leur zèle
et de leur patriotisme. Il terminait tous
jours en disant que la patrie reconnaît
sainte et chère de ses nobles enfants.
Tout cela fit bien pendant quelque temps,
mais on se fatigua des plus belles choses.
L'argent était tout dépensé. L'intérêt
devait s'élever tous les ans. L'entretien
des soldats coûtait cher. Il fallait em-
prunter encore, pour continuer les sys-
tème militaire qu'on avait commencé
sans nécessité. On n'osait pas augmen-
ter les taxes directes, de peur de faire
crier les gens, et de donner raison aux
mauvaises, telles, qui avaient blâmé le
maire et les gros bonnets. Il ne restait
plus d'argent pour payer les maîtres
d'écoles, pour entretenir une prison, un
hôpital, car des soldats qui ne font rien,
boivent, jouent, se battent avec des ci-
toyens paisibles ou même entre eux. Bref,
il fallait avoir recours àux taxes indirectes
2907 1100 69 12 1107 12 20710 2907

Jean-Claude. — Qu'est-ce que c'est, quel
ça, Monsieur Bonsens ? Il y a long-temps
que j'entends parler de ça, mais je n'en
ai jamais vu.

Bonsens. — On mit des douanes sur cha-
que chemin qui venait à la paroisse et
on fit payer des droits sur tout ce qui
s'apportait, ainsi on faisait payer, trois
sous par livre de sucre, de thé, de café,
un sou sur chaque livre de fer, quatre
sous sur chaque balai, trente sous sur
chaque aune de drap, et ainsi de suite.
Cela fit renchérir tous les effets sans que
les gens du village pussent vendre au
lou leurs marchandises plus cher qu'a-
vant. Les jeunes gens commencèrent à
ne pouvoir suffir par leur travail à leurs
besoins, les jeunes filles ne trouvaient
pas assez d'ouvrage pour payer leurs ha-
billements, et leur pension. Aussi com-
mencèrent-ils tous à chercher ailleurs.
Alors on vit l'émigration augmenter bien
vite et chose curieuse, c'est à ces braves
et industrieux voisins de Bonheuret
bourg dont on avait tant ri, qu'on avait
traités si long-temps avec tant de mépris,
qu'on alla demander du travail, et du
pain. *Quenoche.* — Vous avez qu'à voir le
père que les Fanfreluchernikel profitent de
la leçon qu'ils congédient bientôt les
soldats pour acheter des vaches.

Bonsens. — Cela n'est pas aussi facile

que tu penses. Ils purent bien renvoyer les soldats qui du reste mal payés et mal vêtus, désertaient d'eux-mêmes; et ayant perdu le goût du travail allèrent vagabonder ailleurs; mais on ne congédie pas aisément une dette publique, et quand un pays doit déjà, et qu'il ne paie pas régulièrement les intérêts, s'il a dépensé son argent inutilement il ne peut pas facilement en emprunter d'autre pour des choses profitables et utiles, car les prêteurs d'argent savent bien, les rusés, qu'un pays trop taxé est sujet aux révolutions, aux troubles; ce qui rend les placements douteux.

Pétras.—Dites-moi, père Bonsens, ne vous semble-t-il pas qu'on veut nous faire faire en Canada les mêmes bêtises qu'ont faites ces allemands dont vous venez de nous parler?

Quénoche.—Vous avez qu'à voir. Faut empêcher ça, mais comment faire?

Bonsens.—Vous savez que je ne me mêle pas de politique; je lis par-ci par-là ce qui se passe; et je vous conte ce que je trouve d'intéressant; mais c'est à vous autres à voir si ça peut vous profiter pour vos affaires.

Le Docteur.—Oui c'est avec toutes vos histoires en l'air que vous allez tourner la tête à tous ces braves gens qui n'y entendent pas malice...

Bonsens.—Mais qui voient déjà leurs enfants partir par bandes pour les pays étrangers; tandis que nous n'aurions pas assez de bras pour nos propres terres.

Jean-Claude.—C'est pourtant vrai! et tenez, pas plus tard que ce matin, j'étais au tripot du chemin de fer et ça me fendait le cœur! Il y avait plus de cent personnes qui pleuraient, qui s'embrassaient; des jeunes que des vieux seraient dans leurs bras en criant qu'ils ne les reverraient jamais; ceux-ci qui promettaient de revenir bientôt avec beaucoup d'argent pour acheter des terres ou les emmener à leur tour avec eux. Et dire que tout ça c'est pour passer une ligne qui ont ne voit pas! Qu'y a-t-il donc de l'autre côté pour qu'il y ait tant de différence?

Bonsens.—Il y a des gens qui voient eux-mêmes à leurs affaires; qui ne se laissent pas bernier par les gros bonnets qui ne permettent pas à leurs représentants de faire la moindre chose nouvelle sans les consulter; enfin des gens qui sont allés à l'école et qui ont appris à lire et à écrire. —Cela n'est pas aussi facile

—sont sortis ont lu le soir après l'ouvrage l'histoire des Bonheurebourgeois et des gens de Fanfreuchernikel et qui ont résolu de profiter de leur exemple. C'est bien simple comme vous voyez.

Jacqueline.—Eh bien! moi je vous dis que ce n'est pas tout ci, ni tout ça qui fait la misère. C'est l'orgueil, c'est la toilette des filles d'à présent. Quand je vois ça je pourrais les dévisager, ces pim-bèches.

Bonsens.—Eh! ma sœur, vas-tu te fâcher encore? Tu ne changeras rien à cela parce que, vois-tu, l'exemple vient de plus haut.

François.—Mais, monsieur Bonsens, vous ne nous avez pas dit encore ce que vous avez vu à Québec.

Bonsens.—Voilà ce que c'est! vous me faites perdre le fil de mes idées et passer d'un sujet à un autre. Par exemple je voulais vous lire une lettre de mon filleul Louison qui est aux Etats; mais il se fait tard ce sera pour une autre fois.

Pétras.—Faites-moi avertir, monsieur Bonsens. J'aimerais bien, à présent, à savoir tout ça, parce que, voyez-vous, on pourrait avoir des élections bientôt et j'aime bien à dire mon mot dans ces affaires-là.

Jean-Claude.—Et moi aussi.

François.—Et moi de même.

Quénoche.—Vous avez qu'à voir! Les voilà qui vont tous se mêler de politique à présent; moi, pas si bête je vais pendant ce teins tenir compagnie à mamzelle Jacqueline.

Jacqueline.—Tu as bien raison, Quénoche, va. Je te ferai des nourollés, des beignes et des croquesignolles. J'inviterai les voisins et nous parlerons à notre aise de ce qui se fait autour de nous, d'affaires qui nous intéressent, au lieu de jaser de grandes choses auxquelles nous ne connaissons rien, comme ces allemands de Bonsens. Je vous demande! C'est pas du monde ces gens là, ça parle comme des sauvages et ça ne nous comprend pas.

Quénoche.—Pourrai-je amener mamzelle Modile?

Jacqueline.—Eh! sans doute. N'importe, qui tu voudras, pourvu que ça jase.

Bonsens.—Et surtout que ça écoute.

(A Continuer.)